

- Et M. Hott, vous avez de ses nouvelles ?
- Ah, M. Hott ! Non, je ne l'ai pas revu depuis...
- Et vous n'avez pas eu de ses nouvelles ?
- Aucune, non. Peut-être Félicien ou Géraldine...
- Jérémie m'a dit qu'il l'avait croisé. Mais c'était déjà il y a quelque temps.
- Et comment allait-il, alors ?
- Il semblait bien se porter. Mais vous savez, ils n'ont fait que se croiser.
- Ah oui ? Et c'est un homme si discret.
- Qui ? Jérémie ?
- Non, M. Hott ! Gentil, mais peu bavard.
- Il est vrai : peu bavard, oui. Jérémie m'a dit...
- Ah oui ! C'est Jérémie qui...
- Oui, oui. C'est lui.
- Comment va-t-il ?

Lorsque M. Hott veut fumer une cigarette, généralement, il se rend au tabac le plus proche (le tabac de l'église). Il achète un paquet de cigarettes longues ou brunes, peu lui importe. Il retourne chez lui par le même chemin et, après avoir fermé la porte de son appartement à clé, il pose le paquet de cigarettes sur la table ronde du salon, souvent au centre ou près du centre de la table, retire sa veste de pluie, la suspend au porte-manteau près de l'entrée, retourne au salon et, sans prendre la peine de s'asseoir, s'empare du paquet de cigarettes dont il déchire le film de plastique protecteur et la feuille d'aluminium qui recouvre le bout des cigarettes à l'intérieur du paquet neuf. Alors seulement, il s'assied. Mais il se rend compte qu'il n'a ni briquet ni allumettes. Il se relève, se poste à la fenêtre, maudissant sa chance. Un moment, il enrage de devoir ressortir et c'est seulement lorsqu'il a enfilé sa veste de pluie qu'il se rend compte qu'il y a des allumettes à la cuisine. Alors, il retire sa veste de pluie, se rend à la cuisine et retourne s'asseoir au salon. Enfin, il peut allumer sa cigarette, dont il ne tirera pas plus de cinq bouffées.

Il est un peu plus de dix heures du soir et M. Hott regarde à la télévision une émission sur les insectes. Le lendemain matin, il s'éveillera. Le soir, vers dix heures, il allumera le poste de télévision et regardera un téléfilm dont le héros est tué dès les premières images. C'est progressivement que l'on prend connaissance de la vie de cet homme dont le seul attrait, a priori, est la mort. M. Hott s'endormira avant la fin du film. Il se réveillera le lendemain matin dans son fauteuil avec des douleurs dans le dos. Il se lèvera et sortira presque immédiatement pour ne rentrer chez lui qu'aux environs de dix heures du soir. Le temps d'allumer le téléviseur, M. Hott sera installé dans son fauteuil, juste au moment où débute un débat politique houleux, portant sur des problèmes économiques dont ne se soucie pas M. Hott. Le jour suivant, à la même heure, il regardera un jeu opposant deux familles sélectionnées parmi les téléspectateurs candidats à ce genre d'émissions.

De sa fenêtre, M. Hott regarde la nuit descendre sur la ville. L'obscurité s'accroît. Des lampadaires clignotent, s'allument en séries. Des panneaux publicitaires et les enseignes de commerce, allumés tout le jour, sont rendus plus visibles et parfois même voyants par la nuit qui progresse. Les fenêtres d'appartements, çà et là, s'illuminent. Les formes se diluent. La ville, à part quelques bâtiments proches dont la façade sera revêtue d'un gris monotone mais distinct se transforme peu à peu en une masse compacte, sans relief, aux contours irréguliers (des toitures, des cheminées et des antennes méconnaissables désormais).

Il fait nuit à présent. M. Hott peut aller se coucher.

Dans la soirée, parce qu'il fait plus frais qu'à n'importe quel autre moment de la journée (à l'exception peut-être de l'aurore, mais qui est levé à l'aurore ?), M. Hott entreprend de dénombrer les carrés de la ville. Il limite sa recherche aux carrés exacts (M. Hott est un esprit rigoureux) et effectue son ouvrage en deux temps (M. Hott est un homme de méthode). Dans un premier temps, il répertoriera les carrés dont le pourtour physique a été dessiné ou tracé ; ensuite seulement, il s'attachera à mettre au jour les carrés implicites dont la ville regorge. Et c'est un homme patient car c'est exclusivement le second volet de sa démarche qui l'intéresse. C'est le domaine des carrés virtuels qui l'obsède. Et encore cette recherche ne représentera-t-elle, dans son esprit, que la première partie d'un ouvrage plus ambitieux, qui est de pouvoir rendre compte, un jour, à ses pairs, de la ville virtuelle qui affecte chacun de leurs mouvements sans qu'ils en aient le moindre soupçon.

Une étiquette dans la main, M. Hott s'interroge : « Quel était mon projet ? » Et il n'enrage pas : il repose l'étiquette blanche sur la table ronde de bois drapée d'une nappe rouge presque neuve (M. Hott a un peu mangé ce midi, la nappe est tachée), s'assied et estime, à l'œil nu, les mensurations de la fenêtre de son appartement. Puis, il se lève, cherche et trouve dans une boîte, sous son lit un mètre, dont il se sert pour mesurer la hauteur et la largeur de la fenêtre et de chacun de ses carreaux, et compare les résultats avec ses estimations. Il se rassied.

M. Hott a vécu une journée très, très lente, au cours de laquelle il n'a adressé la parole à personne et qu'il a occupée en s'attelant à différentes tâches inintéressantes qu'il a effectuées avec beaucoup de minutie. La veille au soir, il se souvenait d'une expérience similaire qu'il avait faite plusieurs jours auparavant (un échec selon lui). Son entreprise avait failli parce que les travaux qu'il s'était donné l'ordre d'exécuter étaient des travaux ménagers, qu'il y trouvait un certain intérêt. Cette fois, M. Hott a tracé des lignes sur des feuilles toute la journée. Il s'est longtemps demandé si ces lignes devaient être régulières ou irrégulières. Cette fois, M. Hott a posé des étiquettes blanches sur les marches de l'escalier en colimaçon de son immeuble. Les gens l'ont regardé faire. Il a compté les gens qui l'ont croisé et les a répertoriés en trois groupes selon leur degré de curiosité. Les plus curieux, selon M. Hott, sont ceux qui lui ont parlé. Les moins curieux, en revanche, ne l'ont même pas regardé.

Un jour, M. Hott resta chez lui et ne fit rien de la journée. Il ne mangea rien, ne but rien et ne se consacra à aucune activité. S'il avait pu s'empêcher de penser, il ne s'en serait sans doute pas privé. Tard dans la nuit, il s'endormit sans même avoir pris la peine de se déshabiller ou, du moins, de se coucher, et lorsqu'au lendemain il s'éveilla dans une situation inconfortable, après avoir versé dans une tasse ronde et blanche un café vieux de l'avant-veille, il sortit de chez lui et marcha très longtemps, calculant dans un premier temps les détours qu'il lui faudrait prendre s'il souhaitait sortir de la routine des promenades quasi quotidiennes qu'il effectuait, avant de déambuler au hasard, de sortir de la ville, etc. Quand il rentra chez lui, M. Hott mangea un peu et se coucha. Il ne s'endormit pas tout de suite.

N'ayant pu éviter un souvenir, M. Hott a passé toute une journée à ne rien faire d'autre que de penser à quelqu'un qu'il a connu mais dont il ne se rappelle ni le nom ni les traits du visage ni le caractère. Il ne saurait même dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Il a voulu lui téléphoner mais où, comment trouver le numéro ? Alors, il a pensé à lui adresser une lettre mais où écrire ? Il ne s'est pourtant pas découragé. M. Hott a mis sur le dos sa veste de pluie et est sorti. Il s'est rendu à la papeterie et y a acheté du papier à lettre. Comment vas-tu ?, a-t-il demandé au destinataire de la lettre ? Et il s'est arrêté. Aujourd'hui, a-t-il continué après un temps de réflexion, il fait beau ici. Mais hier, il a plu. Avant-hier, la situation était plus compliquée. Jusqu'au milieu de l'après-midi, on ne savait pas trop quel temps il ferait. Des nuages, mais du soleil aussi... Et parfois de la pluie. Il y a quatre jours, tout était plus simple : des violents orages toute la journée. Il faut dire, toute la semaine précédente, il avait fait un temps torride (je ne suis pas sorti de la journée).

M. Hott ouvre la fenêtre. Il fait chaud aujourd'hui. Il ne sortira pas. Il fait plus chaud à l'intérieur qu'à l'extérieur mais le soleil, ici, ne brûle pas la peau des gens comme à l'extérieur, lorsqu'il fait une telle chaleur et qu'aucun orage ne s'annonce. Pour la lumière, M. Hott a ce qu'il faut. Il vient d'ouvrir la fenêtre et le ciel est très bleu, sans un nuage, d'un bleu presque gris et d'un gris métallique. Les coudes sur le garde-fou de la fenêtre, M. Hott tient un mouchoir tout blanc dans sa main droite, qu'il agite comme pour un au-revoir. Mais il n'y a personne, à cette heure, en cette saison, dans les rues. Le mouchoir de M. Hott lui sert surtout à estomper la sueur de son front, de tout son corps. Il ne restera pas longtemps accoudé à sa fenêtre. Le soleil sera bientôt juste au-dessus de lui. Déjà, M. Hott se sent menacé. Très vite, il retournera à ses armoires et entreprendra de classer et de ranger les étiquettes qu'il y a entreposées.

Tandis que le café coule dans la cafetière, faisant un gros bruit (ou peut-être que, le capot de la cafetière étant resté ouvert, l'eau ne s'en écoule pas mais s'évapore petit à petit), M. Hott se prend à observer la tasse qu'il a utilisée ce matin, à son réveil, pour son petit déjeuner, et tente de se rappeler précisément son goût et son odeur et toutes les impressions qu'il en a retirées en le buvant, et peut-être le souvenir du vieux rêve de la nuit passée et comment il s'est dissipé, à cause de quelles pensées matinales, de quelles préoccupations (les mêmes, sans doute, qui l'ont amené à se lever sans hâte mais avec détermination).

Aujourd'hui
M. Hott est sorti
Demain
il ne sortira pas
Après-demain
Il sortira
Il marchera
Il entrera dans des boutiques
Il achètera des articles à bas prix
Il rentrera chez lui
Il rangera les articles dont il a fait l'acquisition
Sans les sortir de leur emballage
Il se penchera à la fenêtre
Il s'inquiétera du temps
Au lendemain
Journée au cours de laquelle il ne devrait pas sortir
Puisque aujourd'hui il est sorti
Et qu'hier il n'est pas sorti
Et avant-hier ? Et avant-avant-hier ?
Et M. Hott s'endort.